

Genève, le 15 janvier 194[8]

Mon chéri,

À travers tout le tas de lettres que tu m'as réadressées, j'ai cherché avec avidité celle qui pourrait être de toi. Et comme il n'y en avait pas, cette volumineuse pile a cessé de m'intéresser. Je ne te fais aucun reproche, remarque bien. Je comprends trop bien qu'arrivant à Paris assez tard, sans doute fatigué, tu n'aies pas pu m'écrire tout de suite. C'est déjà beau, mon chou, que tu aies eu la gentillesse de me faire parvenir mon courrier si rapidement. Ce que je cherche à t'exprimer, c'est qu'un seul mot de toi m'eût donné plus de joie que toutes ces lettres ensemble. Je te renvoie la lettre de Nadeau. Je viens de lui répondre, l'engageant à accepter la solution qui ne comporte aucun risque. J'ai surtout hâte de ne plus jamais entendre parler de cette histoire. Vois-tu, chéri, j'arrive à peine à me remettre en état de travailler, en toute disponibilité d'esprit, que l'on me remet ces malheureuses et vénales préoccupations en tête. Je n'ai jamais su naviguer dans les eaux troubles du réel, et maintenant plus que jamais j'aspire à une évasion totale, vers la vie intérieure, seule vraie, seule toujours profondément significative à mes yeux. En dépit d'une certaine fatigue, tu ne saurais croire, mon amour, comme j'ai été heureuse avec toi, durant nos semaines de vacances. Tu me suffisais pleinement. Être seule avec toi, je ne demande pas autre chose, cela et la joie de travailler me composeraient un univers complet et magnifique. Je te renvoie aussi la lettre de Dachelet, bien gentille comme toutes celles que nous avons reçues de lui. Cet homme possède, selon toute évidence, de grands charmes de sensibilité.

Il pleut aujourd'hui. C'est le même temps gris, saturé de tristesse que tu m'as décrit dans ta lettre de Dijon. Et je regrette de n'être pas partie avec toi, au point de ne plus savoir détourner mon attention du regret. Il me semble que je préférerais cent fois les ennuis de l'existence à Paris, y compris le pain noir partagé avec toi, que le plus grand confort s'il n'est pas embelli de ta présence.

Reçu aussi une lettre de M. de Clercq de l'Agence littéraire atlantique, associé de Pierre Tisseyre. C'est bien ce que nous craignons. Cet imbécile de Pierre Tisseyre, malhonnête plutôt qu'imbécile, avait bel et bien envoyé à Paris un grand nombre de nouvelles de moi et sur lesquelles il n'avait aucun droit de représentation. M. de Clercq m'avertit qu'il a immédiatement arrêté toute prospection (ces gens-là parlent comme des propriétaires miniers) et fait rentrer les nouvelles sauf deux, déjà vendues et qui ne figuraient pas dans la liste des quatre nouvelles que je lui avais envoyée. Si tu as le temps et le goût — je n'insiste pas —, chéri, de téléphoner à M. d'Uckermann, tu pourrais lui apprendre cette nouvelle. Tu comprends que je ne désire pas entrer en correspondance avec lui en ce moment. Je veux essayer d'éloigner ma pensée de tout ce qui me rappelle la contrainte et ressaisir un sentiment de liberté sans lequel je me sens perdue. C'est demain que j'irai voir le docteur Naville. Je te tiendrai au courant.

Mon cher Marcel, que je m'ennuie de toi! Que c'est loin tout à coup Genève de Paris!
Embrasse-moi, mon chou. Je t'aime.

Gabrielle